

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 21 (1883)
Heft: 50

Artikel: Badinguet
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-187936>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

fr. 620,000 , ce qui est un bon quart de trop. Enfin les récépissés rapportent fr. 125,000 et les casiers américains , toujours plus en faveur, s'augmentent dans de fructueuses proportions.

Il circule, sans que vous vous en doutiez seulement, 1,750,000 télégrammes internes sur nos lignes suisses , au prix moyen de 66 centimes le télégramme. On en a envoyé cette année 80,000 de moins que l'an passé. En revanche, on a compté 845,000 télégrammes internationaux, à 90 centimes en moyenne. Tandis que les télégrammes diminuent, les téléphones augmentent. Ils rapportaient fr. 82,000 en 1882, fr. 160,000 en 1883 et l'on compte sur fr. 300,000 l'an prochain. C'est gentil pour un commencement.

Nous sommes au bout du budget des recettes. Il est vrai que nous avons voyagé avec des bottes de sept lieues , en enjambant presque tous les petits postes et nous voici arrivés au premier relai. Les recettes sont donc de fr. 44,843,000. Le département qui rapporte le plus est celui des péages , fr. 19,500,000. Ceux qui produisent le moins, sont le département politique (il ne produit que des ambassadeurs et encore il a quelquefois de la peine) et le département de justice , fr. 200 par an. Mince, alors !

Ouf ! soufflons jusqu'à samedi prochain ; nous poursuivrons le voyage, s'il vous plaît, et le terminerons s'il vous ennuie.

Après avoir vu comment la Confédération gagne ses millions, nous verrons comment elle les mange.

*

Déception d'un propriétaire.

La fièvre de bâtir, qui nous possédait à Genève depuis un certain nombre d'années, paraît se calmer tout à fait. Plus de constructions nouvelles. En revanche, de nombreux écrits placés près des terrains vagues, et portant en grosses lettres : « A vendre en bloc ou par parcelles. » Et parmi tant de constructions neuves, il y a très peu de logements pour ouvriers, ou même pour la classe moyenne ; messieurs les propriétaires préfèrent souvent ne pas louer du tout plutôt que de baisser les prix ; plusieurs même ne louent pas aux locataires qui ont des enfants. Bientôt viendra le moment où les familles seront parquées dans des quartiers à part, comme on faisait autrefois pour les Juifs. On sait que les Genevoises, pourvues de nombreuses qualités, ont aussi celle de ressembler plus à Léa qu'à Rachel, la femme aimée, mais stérile, de Jacob. On sait aussi que leurs enfants sont assez amis du tapage, pour inspirer une profonde terreur aux voisins. Aussi, quand un citoyen de notre bonne ville se présente pour louer un appartement, l'une des premières questions du régisseur ou du propriétaire est : « Avez-vous des enfants ? »

Sur la réponse affirmative, le cruel prend un air grave et répond :

— Excusez-moi, monsieur, je ne puis louer à des familles dans la crainte de voir partir mes meilleurs locataires, qui sont tranquilles et sans enfants. Ce sont des bons, ceux-là, vous comprenez ; je regrette infiniment de ne pouvoir vous être agréable, etc.

Un de mes amis, père de six enfants, dont l'aîné entre dans sa douzième année, vient de se tirer à honneur de cette situation délicate :

Il avait visité un appartement qui lui plaisait sous tous les rapports : Belle vue, voisinage tranquille, eau, gaz, beaucoup d'armoires, coin noir pour mettre les enfants en pénitence, etc., etc. Le propriétaire, voyant un monsieur d'apparence distinguée et portant lorgnon, n'avait pas encore fait la fatale question. Enfin, au moment de passer la location, il dit :

— Avant de signer, je dois pourtant vous demander si vous avez des enfants, auquel cas il me serait impossible de vous louer.

— Hélas ! monsieur, fait le père de famille avec un soupir .

— Vous en avez ? ...

— Monsieur, ils sont au cimetière

Et mon ami passa hypocritement son mouchoir sur son visage pour cacher un sourire.

— Ah ! c'est bien triste ! Je regrette de vous en avoir parlé, dit le propriétaire dont le visage s'éclaira, et il s'empressa de changer de conversation, de peur de raviver les blessures de ce pauvre père, qui avais sans doute vu mourir toute sa famille.

« Nous allons signer le bail, » ajouta-t-il.

Quel fut l'effroi du malheureux propriétaire, lorsqu'il vit arriver, la semaine suivante, une voiture de bagages surmontée de deux berceaux, de quatre couchettes, d'une caisse contenant un tambour, une trompette et autres jouets bruyants.

Quatre joyeux garçons suivaient le char, portant un cheval de bois, un vélocipède, etc. Puis venait la maman, tenant le cinquième par la main, et le papa fermant la marche en trainant la pousette où le dernier bébé poussait des cris lamentables.

— Vous m'avez indignement trompé, s'écria le propriétaire indigné, ces enfants....

— Je vous ai dit qu'ils étaient au cimetière, et c'était la vérité, ils y vont tous les soirs arroser la tombe de leur grand-papa. Je regrette que vous m'ayez mal compris.

Genève, 10 décembre 1883.

GILBY.

Badinguet.

Les journaux annoncent que le 1^{er} courant est mort, à Châtenay, à l'âge de 74 ans, le nommé Jean-Michel Badinguet, ancien ouvrier maçon, qui favorisa l'évasion de Louis-Napoléon, prisonnier au fort de Ham. Voici comment on raconte ce fait :

Louis Bonaparte ayant résolu de s'évader, fit courir le bruit, parmi le personnel du château, qu'il allait être l'objet d'une amnistie, dans l'espoir qu'il serait surveillé moins attentivement. Une circonstance fortuite vint favoriser ses projets. Des réparations urgentes dans l'intérieur du château amenèrent des ouvriers dans sa prison. En ce moment, les cinq ans d'emprisonnement du Dr Conneau, son compagnon de captivité, venaient d'expirer, ce qui le rendait légalement libre ; et il pouvait, ainsi que Thélin , valet de chambre du prince, aller en ville quand il lui plaisait.

Ces deux personnes, préparant tous les moyens de faciliter la fuite, décidèrent que Thélin demander-

rait l'autorisation de se rendre à St-Quentin. Au moment où il sortirait du fort, le prince, déguisé en ouvrier, sortirait avec lui.

Moyennant un marché conclu avec le Dr Conneau, l'ouvrier Badinguet céda son costume de travail ; et le 26 mai 1846, le prince coupa ses moustaches, prit un poignard, passa une blouse et un gros pantalon sur ses vêtements ordinaires ; un vieux tablier de toile bleue, une perruque noire à cheveux longs, une casquette complétèrent son déguisement. Il chaussa des sabots, ne craignit pas de mettre à ses lèvres le brûle-gueule de Badinguet et, l'épaule chargée d'une planche, derrière laquelle il cachait son visage, il se dirigea vers la porte. Pendant ce temps, le Dr Conneau détournait l'attention des ouvriers en leur faisant prendre le coup du matin.

Grâce à son déguisement, le prince passa sans éveiller les soupçons des soldats, et trouva aux abords de la forteresse, un cabriolet qui le conduisit, en brûlant le pavé, jusqu'à St-Quentin. De là, il gagna Valenciennes, la Belgique et, deux jours après, l'Angleterre.

On sait que le surnom de *Badinguet* fut donné à Napoléon III, et que les classes populaires ne le désignaient presque jamais autrement. Lorsqu'il fut nommé, madame fut nommée *Badinguette*.

Après le coup d'Etat, Jean-Michel Badinguet vint à Paris et reçut, sur la cassette de son obligé, une pension annuelle de 1200 fr. Seulement, comme son nom était trop lourd à porter, il le changea pour celui de M. Michel Radot. Vers la fin de la guerre de 1870, il s'était fixé à Châtenay.

La Catrine et son parapliodze.

Sami, lo quequelion, étai z'u fére on tor avoué la Catrine, sa fenna, ào ti fédérat dè Fribor. Après avai vu l'ostand, lo pavillon dài prix et totès lè baraquès dài comédiens, la Catrine profità dè cein que Sami volliavè bâirè quartetta dézo la cantina avoué dài z'amis, po allà vairè lè boutequès dè la vela, et po allà vesitá lè z'églisès que sont tant ballès. Le lâi allâ ; mà quand le revégne djeindre se n'hommo que l'atteindâi à la trablia dài Grisons, iô y'avai pou dè mondo, le s'apécut que l'avai perdu son parapliodze.

— Tè faut vito retraci iô t'as étâ, lâi fe se n'hommo po vairè se te ne lo retrâovè pas ; kâ n'est pas dài risès dè paidrè dinsè on bio parapliodze dè 3 fr. 50.

La fenna sè repeinsà que le l'avai posâ dein on église tandi que le retroussivè son cotillon po preindrè onna centime dein sa catsetta d è dézo, que le volliavè mettrè dein la crouselhie po lè pourro ; mà le se rappelâvè pas dein la quinna. Et l'alla vairè dein lè trâi.

A la premire iô le revâ, rein ! nion n'avai vu son parapliodze.

A la seconda, rein non plie ; l'hussié n'avai rein apécu.

Enfin dein la troisiéma, quand le démandè se dinsè et dinsè on avai pas trovâ on parapliodze, lo seniâo lâi dit què oï, et lo va queri po lo lâi montrâ

po vairè se l'étai bin céque. L'étai justameint cein, et la Catrine fut tota conteinta de l'avai retrouvâ.

— Eh bin ! ein vo bin remacheint ; millè iadzo, se fe la fenna à cé l'hommo. Vo z'êtes 'na brava dzein, bin dè plie honéto què voutrès camerado dâi z'autrès z'églisès iô y'é étâ tserfci mon parapliodze, kâ lè bougrou n'ont jamé volliu que sâi de de l'avai trovâ.

LA NUIT AUX ÉMOTIONS

V

Frantz, les yeux démesurément ouverts, fit un mouvement en arrière et fixa le cadavre pendant une minute.

Le corps demeura sans mouvement.

— Est-ce que j'aurais peur, pensa le vil scélérat ; je suis fou, en vérité !

Se rapprochant de Mme de Verchesne, il fit tourner de nouveau son stylet autour du doigt déjà entamé ; cette fois, il n'en pouvait douter, le cadavre remuait ; ses lèvres s'entr'ouvrirent ; un soupir, parfaitement distinct, sortit de sa poitrine : Où suis-je, balbutia la pauvre ensevelie ?

Frantz, tout ému, tremblant, affolé, fut d'un bond en dehors du caveau.

— Viens, fuyons, dit-il à Wilfrid en l'entraînant jusqu'au mur : promptement, il n'est que temps.

— Pourquoi cette fuite précipitée ?...

— Viens donc, te dis-je.

Les deux bandits furent aussitôt de l'autre côté du cimetière.

— Est-ce fait, demanda Zéphora en les apercevant ?

— Tu sauras cela tout à l'heure, répartit Frantz ; vite, au pas de course jusqu'à la voiture et silence complet jusqu'à ce que j'en ordonne autrement.

En moins de temps que je ne mets à le raconter, le camp des bohémiens se trouvait réuni.

— Es-tu prêt, Boëtzen, demanda Frantz, en s'adressant à l'individu qui se tenait à la tête du cheval attelé ?

— Tout est terminé, répondit le bohémien.

— Nous pouvons partir ?

— Quand il te plaira.

— Alors, en route, et bon train.

La voiture s'ébranla ; le cheval tira fortement sur les brancards ; un instant après, il ne restait plus de bohémiens à Neufchâteau.

Retournons au cimetière.

Frantz ne s'était pas trompé : Mme de Verchesne vivait ; la pauvre jeune femme, comme tant d'autres, hélas ! après cinquante heures de léthargie, revenait à l'existence, Mme de Verchesne avait été enterrée vivante.

Etait-ce la sensation éprouvée par la lame de l'acier pénétrant dans les chairs de la main, était-ce le réveil naturel, la crise touchant à son terme ? Nul ne pourrait le dire.

En reprenant ses sens, Adrienne fut un instant sans avoir le sentiment réel des choses, elle s'éveillait comme d'un long sommeil, fatiguée, endolorie, mais n'ayant aucunement conscience des événements qui s'étaient succédé depuis deux jours.

Ouvrant les yeux, la nuit profonde qui l'entourait l'effraya ; elle essaya de faire un mouvement, mais elle se sentit serrée comme dans un étouffement, écartant les bras, ses mains rencontrèrent un mur de briques humides : — Où suis-je donc, répéta-t-elle ?...

Ses yeux bien ouverts cette fois aperçurent quelques étoiles au firmament.

— Oh ! mais, s'écria-t-elle épouvantée, je suis parmi les morts... On m'a couchée dans cette tombe... vivante... A moi !... au secours !...